

LA QUESTION DU JOUR



I Correspondant au petit messager du journal. — Je viens de faire un article sur les taxes. Je voudrais le soumettre au rédacteur.

Le garçon du bureau. — Voici le rédacteur qui reçoit les correspondances. Entrez.

VISITE IMPORTUNE

NOUVELLE INÉDITE

Entre Toulouse et Montréjeau, dans la vallée profonde où la Garonne, encore gamine, commence à gasconner son clapotis tapageur, s'élève un bourg, qui ressemble à tous les bourgs, et dont le nom, au dire des savants de la contrée, a eu ses petites entrées dans l'histoire du Languedoc.

Ce bourg a nom : Saint-Martory.

Un lourd clocher revêtu d'ardoises, sans caractère, dresse sa silhouette massive, au centre d'un groupe de maisons blanches, qui semblent se presser à ses pieds, en une bousculade, comme un troupeau de moutons autour du berger.

Puis, se détachant de ce noyau, un long cordon de masures, coiffées de méchants toits de chaumie, ourle, pendant un quart d'heure, les deux côtés de la grand'route.

A quelques cents mètres des dernières bordes, à l'endroit où la route saute par-dessus la rivière sur un vieux pont tout délabré, un moulin étale sa façade enfarinée, avec des allures de maison cossue.

A gauche, perché sur la crête d'un coteau, qu'escalade un petit chemin creux, encaissé, tout juste praticable pour un montagnard et ses chèvres, on aperçoit un monceau de ruines rongées par la mousse ; quelques pans de murailles déchirées par de larges lézardes, emmaillottées de lierres et de chèvrefeuille.

C'était, racontent les anciens du pays, le manoir du noble seigneur d'Aurensan, orgueilleux séjour féodal, autrefois hérissé de pignons aigus, et flanqué de quatre tours énormes, où s'ouvraient ça et là des meurtrières béantes.

Les invasions des Espagnols, plus tard le maréchal de 93, ont fait rouler dans la Garonne les débris du vieux château, et l'aubépine fleurit aujourd'hui sur les tours écroulées.

Quand au moulin, dont le toit de briques rouges se détache comme une cocarde, sur un rideau de platanes, il était, en 1455, une dépendance du château.

A cette époque, le garçon de mouture était un bigourdan, des environs de Tarbes, nommé Toinou, un montagnard superbe, aux formes athlétiques, mais dont la simplicité, disait-on, égalait la vigueur.

Aussi, le dimanche, au sortir de la grand'messe, sur la blacette où les gars fiers et fraudeurs dans leur blouse neuve, se réunissaient pour regarder défilier les *gouyates*, servait-il de cible aux œillades enjôleuses des filles, aux propos effrontés qu'elles ne manquaient pas de lui décocher au passage, pour l'aguiser ! Mais Toinou n'avait garde de répondre à toutes ces avances. Il aimait déjà Catinous, la jolie meunière, la fille du patron, Catinous, qu'il espérait bien épouser après les paillasses prochaines.

Un beau brin de fille que la petite meunière,

grasse et ronde comme une palombe en octobre, brune à outrance, avec les cheveux qu'on aurait dit trempés dans du sang de mûres, et des yeux semblables à deux taches d'encre sur de l'émail blanc !

Avec cela, solide à la besogne, et ne rechignant jamais sur l'ouvrage.

Elle aussi aimait Toinou ; elle lui en avait fait l'aveu, et, comme lui, elle attendait avec impatience le jour de leur union, quand un malheur bien imprévu, vint brutalement renverser leurs chères espérances.

Chaque samedi, le père de Catinous se rendait régulièrement au marché de Saint-Gaudens, sous le fallacieux prétexte de se tenir au courant du prix des céréales, en réalité, pour faire à tous les cabarets de la ville des visites fréquentes et prolongées. C'était, disait-il, son système pour se consoler de la perte de sa femme, morte depuis six mois.

Mais un soir qu'il avait un peu trop caressé la chopine, le bonhomme mit le pied à côté de la planche étroite jetée sur l'écluse, et tomba dans la Garonne, dont le courant l'entraîna dans la cour du moulin.

Catinous se trouva ainsi orpheline.

Heureusement, la comtesse d'Aurensan, sa marraine, la recueillit au château. Le hail du moulin ne fut pas résilié. Toinou se mit à exploiter l'usine au nom de Catinous, avec d'autant plus d'ardeur qu'il pensait bien travailler un peu pour lui-même.

Par une froide soirée de décembre, le garçon meunier, assis sur un escabeau dans l'âtre de la stalle commune, se chauffait à un feu flambant de tourbe et de broussailles. Au dehors, la terre était toute ouatée de neige, et dans un ciel en-deuil de sombres nuages, la campagne était enveloppée de silence. Travailler par un pareil temps, il n'y fallait guère songer ; la Garonne était prise, et la roue du moulin, enserrée dans un corset de glace, restait immobile. Toinou pensait à Catinous.

Son rêve était même, paraît-il, si absorbant, qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Deux femmes entraient, emmitouffées dans leur capulet et grelottantes.

— Jésus ! Toi ! Catinous !... s'écria le jeune homme, en sentant une petite main s'appuyer sur son épaule... Ah ! mon Dieu !... Vous aussi, madame la comtesse... par un pareil temps !...

Il se frottait les yeux, en se demandant si cette double apparition n'était pas la continuation de son rêve.

— Oui, mon bon Toinou, répondit Mme d'Aurensan, je viens te demander l'hospitalité. La perte d'un procès me chasse du château, et après la sommation brutale de ma partie adverse, j'ai trop de fierté pour profiter des délais que la loi m'accorde. Le moulin même ne m'appartient plus ; mais, jus-

qu'au jour où l'ou viendra t'en exclure toi-même, tu es libre de nous y abriter. Pour l'instant, mes enfants, préparez le souper ; moi, je monte dans la chambre de Catinous, où je vais écrire quelques choses à nos amis de la cour.

Mme d'Aurensan n'était plus de première jeunesse ; elle avait quelque peu franchi la quarantaine, ce rocher de Leucate de la coquetterie, et cependant sa fraîcheur, son élégance naturelle, ce grand air de maîtrise, de domination souveraine qui se dégageait de toute sa personne, lui donnaient la saveur de ces beaux fruits mûrs, dorés par des soleils lointains. D'une philosophie charmante, légèrement sceptique, elle faisait gros dos contre les orages de l'existence, sans se laisser jamais abattre. D'après elle, les événements de la vie peuvent se prendre par les deux anses ; un bonheur arrivant toujours à

propos pour nous dédommager d'un revers. La bataille de Fontenoy, se plaisait-elle à raconter, où avaient été tués son mari et son oncle, le marquis de Maubourguet, n'avait-elle pas été pour elle en même temps une source de ruine et de fortune ?

M. d'Aurensan, criblé de dettes, avait vendu tous ses biens au marquis ; mais l'héritage de ce dernier revenait de droit à sa nièce.

Par malheur, elle ignorait que son oncle, grand-maitre de l'artillerie du roi, avait fait au chevalier de Cardaillac-Canon, son lieutenant et son frère d'armes, une donation en règle du château de Saint-Martory et de ses dépendances. Aussi, quel ne fut pas son étonnement quand elle eut connaissance de la demande en restitution formée contre elle.

Le Parlement, saisi de l'affaire, donna droit au chevalier, et, le matin même, un huissier à verge avec sommé très légalement la comtesse de quitter le château dans le plus bref délai.

La comtesse envisagea son malheur avec son stoïcisme accoutumé. Désormais sans abri, privée de la majeure partie de ses revenus, il ne lui restait guère qu'une ressource : rejoindre à Paris ses nombreux amis de la cour, et tâcher, grâce à ses hautes relations, de relever sa fortune.

Evidemment, Catinous l'accompagnerait dans son voyage, décision qui était peu faite vous l'avouerez, pour remplir d'aise le cœur de Toinou.

Pendant un instant, tandis que notre gars était occupé à dresser le couvert, la salle commune retentit de jurons, de malédictions, de soupirs à fendre les rocs les plus durs.

Marquis, Chevalier, Parlement, tous furent gratifiés d'un volumineux paquet d'injures. N'étaient-ils pas cause de son malheur ? Ah ! il n'était pas riche ; mais il donnerait bien volontiers tout ce qu'il possédait, et son âme par-dessus le marché, à celui qui empêcherait le départ de Catinous, celui-là, fût-il le diable !

La dernière entrée dans le journal du professeur



“Je suis heureux d'avoir enfin confondu cet entêté de Pelage, qui ne connaît rien en fait d'histoire naturelle. C'est comme je le disais, l'ours attaque l'homme sans provocation.”